

**En mouvement**  
***Le chez-soi à l'épreuve des mobilités***

**PAR**  
**PERLA SERFATY-GARZON**

**IN**  
**UN CHEZ-SOI CHEZ LES AUTRES.**  
**CHAPITRE 1. EMIGRER.**  
**Sous la direction de Perla Serfaty-Garzon**  
**avec les contributions de**  
**Liliane Demers, Suzanne Danino, Orly Nahmias, Hélène Schwelb, Alain Médam, Julius**  
**Grey, Vittoria Giuliani, Enric Pol, Marc-Alain Wolf, Perla Serfaty-Garzon.**  
**Montréal, Bayard Canada et Paris, Bayard Éditions, 2006.**

### **Déplacement et modes d'habiter**

Comment habite-t-on quand on va vivre chez les autres? L'habiter et le sentiment du chez-soi prennent des significations fort différentes selon que l'on part, par exemple, pour trois semaines ou six mois pour découvrir un pays lointain, ou que l'on se déplace toute l'année entre sa maison citadine et des hôtels de week-end ou encore entre sa maison, sa résidence campagnarde et sa troisième résidence en pays lointain. Ces significations diffèrent également selon que l'on déménage dans un autre pays pour des raisons professionnelles, comme il est maintenant fréquent pour les cadres internationaux qui vont vivre à l'étranger pour quelques années, ou enfin que l'on émigre parce que le chez-soi d'origine est déjà terre d'exil, comme c'est le cas des régions du monde frappées d'une très grande pauvreté ou soumises à de dures dictatures politiques. L'intentionnalité du déplacement particulier qui sous-tend le départ du pays d'origine en dicte les enjeux moraux, psychologiques, affectifs et économiques. Il en dicte aussi les modes d'habiter. Le touriste, l'individu des sociétés mobiles contemporaines – dont le cadre international est l'un des représentants – et le migrant sont des figures majeures de la modernité.

Dans cet ouvrage consacré au chez-soi dont se dotent les immigrants dans leur pays d'accueil, au chez-soi de l'arrivée, il est utile d'examiner les manières contemporaines d'habiter du touriste et de l'individu hypermobile, pour en explorer et en souligner la spécificité. Une fois posés les termes généraux de la problématique de l'habiter de l'immigré, nous laisserons la parole aux quatre chercheuses du Groupe de recherche sur le chez-soi, qui nous livreront leurs réflexions sur quelques dimensions majeures du chez-soi de l'immigré, non sans avoir au préalable présenté chacun des auteurs invités à réfléchir avec nous sur ce thème.

### **Le mouvement du corps vers ailleurs**

Le voyage d'agrément, pour le pur plaisir d'être ailleurs et de « rendre visite » à d'autres cultures – le tourisme – témoigne de l'esprit même de notre temps, comme l'indique sans équivoque l'importance toujours croissante de l'industrie touristique. On le sait, l'économie de pays entiers, et donc les revenus de populations entières, reposent sur le tourisme. On le sait également, lorsque la guerre ou les troubles politiques entravent les activités touristiques dans une partie du monde, le tourisme se déplace en conséquence vers d'autres aires géographiques de la planète, mais ne ralentit pas.

Le propre du voyage touristique est de s'accomplir sans motif ou mobile impératifs, sans « raison » à laquelle on doive absolument céder. Le voyage trouve sa source dans le désir même du départ de chez-soi, désir qui s'impose alors comme alibi suffisant pour habiter l'ailleurs. Cette intentionnalité le distingue de tous les autres déplacements, comme le distingue l'entière liberté du choix de partir et, pour le touriste, la claire conscience que son temps lui appartient. Le touriste part pour introduire, librement, une rupture dans son temps propre, rupture qui va permettre le déploiement d'un mode d'habiter fondé sur la seule récréation, mais aussi sur nombre de décisions et de précautions qui font du voyage touristique un événement hautement maîtrisé et contrôlé.

Le changement du mode d'habiter qu'annonce le voyage touristique est aussi affaire de corps, de magie de la re-situation et du transport du corps d'un lieu à un autre. La « condition » de touriste s'accomplit pleinement dans ce fait : quitter, physiquement et concrètement sa maison, pour être transporté, au sens propre du terme, en tant qu'être incarné, dans un endroit qui fait déjà partie du désir de départ et du rêve de l'ailleurs. Elle s'accomplit aussi dans toutes les actions et les gestes qui n'appartiennent pas au registre routinier de son corps : sortir de sa culture alimentaire

pour goûter des mets qui ne font pas partie de la nourriture quotidienne, se laisser brûler par le soleil ou dépenser son énergie physique à visiter des sites difficiles d'accès. En voyage, le touriste est plus que jamais occupé par son corps, qu'il cajole mais qu'il met aussi à l'épreuve. Les temporalités du voyage ont d'ailleurs toutes rapport au corps et à sa survie au cours du déplacement : l'avant du voyage avec les objets de toilette, la trousse de premier secours, les vaccins, etc.; l'installation dans le voyage, avec les décalages horaires et les adaptations immédiates qu'ils exigent; l'après du voyage, avec la fatigue du retour et les réadaptations du corps à la routine de chez soi. Le souci du corps se retrouve également dans l'acquisition des assurances : le touriste veut découvrir l'ailleurs, mais aussi être « couvert » en cas de danger. Les tensions entre l'ailleurs, porteur de risques, et la sécurité du corps sont constantes.

Parce que le rêve de l'ailleurs persiste, on trouve, dans le voyage touristique contemporain, des traces des anciens voyages historiques et lointains : voyages d'exploration, qui exigeaient courage et capacité de prendre de grands risques et qui sont aujourd'hui le fait de sportifs de haut niveau ou de cinéastes parrainés par des entreprises de la presse écrite ou télévisuelle; voyages aux colonies, qui promettaient à la fois exotisme et sentiment de supériorité sur les populations autochtones et qui sont remplacés, aujourd'hui, par la mobilité des cadres internationaux et transnationaux; pèlerinages d'autrefois, intimement liés à la foi et qui renaissent de nos jours sous des formes encadrées, le long d'itinéraires balisés et dans un esprit de performance sportive. Mais, au-delà de ces traces, le voyage touristique moderne est défini par ses propres caractéristiques.

L'une de ces caractéristiques est d'être un double voyage : celui du départ et celui du retour chez soi. Le touriste part intentionnellement pour pouvoir revenir. Il se dé-payse pour pouvoir se re-payser. Il se déplace et se laisse déstabiliser par l'exotique et l'étrange de l'ailleurs avec, pour

horizon temporel, le réinvestissement du familial, l'installation dans sa fluidité, sa prévisibilité et sa chaleur. Il part pour mieux habiter à son retour son chez-soi familial et alléger la part de fardeau, d'enlèvement et d'ennui qui en sont inséparables. La maison pèse, comme pèsent les routines et les échanges quotidiens. Le touriste moderne est conscient en permanence de l'accessibilité d'univers inconnus. Aussi va-t-il y puiser, dans le mouvement du corps, l'agitation des expériences neuves et une mesure de risque, une acceptation plus fraîche de son univers familial. Il va, un temps, habiter ailleurs pour être durablement mieux chez lui. C'est pourquoi il ne peut admettre dans son périple l'intrusion du tragique. Son aventure, si tournée vers l'autre qu'elle aspire à être, doit rester légère et dans l'ordre du ludique.

Au cours de cette entreprise, et c'est là une autre caractéristique du voyage touristique, le touriste se dédouble. Il sépare le moi routinier du temps ordinaire du moi qui, au cours de ce voyage, aspire à la découverte de l'autre, de paysages et de cultures. Car le touriste est de bonne foi. Il ne se voit guère en « touriste », au sens péjoratif du terme, c'est-à-dire superficiel, ridicule et se payant de mots. Il se voit en aventurier, en découvreur, venu en personne faire face à l'altérité dans ses multiples expressions concrètes, étrangères et déstabilisantes : la langue, la nourriture, le climat, les mœurs, les usages, les vêtements, l'histoire collective. Le touriste va, volontairement et délibérément, habiter un temps chez les autres. Il choisit de prendre le risque de l'inhospitalité et des inconforts de la condition d'hôte, en sachant qu'il a bel et bien, chez lui, un abri qui lui est propre, une maison à lui. C'est à partir de cette dernière certitude que le touriste se conduit comme un perpétuel évaluateur, un éternel critique de l'hospitalité de l'étranger à l'égard duquel il se pose et s'impose comme invité : l'a-t-on bien accueilli? Lui a-t-on donné des raisons de penser que le chez-soi des autres est au moins aussi hospitalier que le

sien? Les variations de cette hospitalité qu'il recherche vont constituer la substance même des souvenirs, qui forment l'une des dimensions majeures du voyage.

La conviction du touriste de se situer dans l'authenticité, dans la disponibilité envers les gens et le pays visité et dans la découverte, sa conviction de ne pas se comporter comme une caricature en somme, est souvent décriée comme mauvaise foi. Les procès faits au touriste sont nombreux et parfois d'une grande violence. C'est le cas, par exemple, chez Michel Houellebecq qui, dans *Plateforme*, conduit, parallèlement au récit d'une histoire d'amour, une réflexion sur le tourisme occidental moderne, sa signification sociale et sa gestion actuelle, entièrement mercenaire et marchande. L'expérience touristique du héros, lors de son départ, est en tous points prévisible; elle se déroule comme prévu et dans les moindres détails du programme. Là se situe le paradoxe : au lieu des promesses de rencontre et d'ouverture dont se pare l'industrie touristique, il découvre l'échange marchand et le cynisme individualiste. Plus encore et surtout, Houellebecq fait le diagnostic d'une société occidentale qui, en quelque sorte, n'offre qu'un moyen, la fuite – dont le tourisme est ici la figure explicite et l'illustration quasi caricaturale –, pour oublier l'impasse dans laquelle elle vit :

Européen aisé, je pouvais acquérir à moindre prix, dans d'autres pays, de la nourriture, des services et des femmes. Européen décadent, conscient de ma mort prochaine et ayant pleinement accédé à l'égoïsme, je ne voyais aucune raison de m'en priver. J'étais cependant conscient qu'une telle situation n'était guère tenable, que des gens comme moi étaient incapables d'assurer la survie d'une société, voire tout simplement indignes de vivre. Des mutations surviendraient, survenaient déjà, mais je n'arrivais pas à me sentir réellement concerné; ma seule motivation authentique consistait à me tirer de ce merdier aussi rapidement que possible<sup>1</sup>.

Sans se situer dans la sombre perspective de Houellebecq, le constat d'un tourisme contemporain qui, pour reprendre les termes de Jacques Lévy, prône « un hédonisme désinvolte,

---

<sup>1</sup> Michel HOUELLEBECQ, *Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001, p. 307-308.

©Perla Serfaty-Garzon

face au mythe, facile à dégonfler, de l'anthropologue amateur<sup>2</sup> » et qui constitue une réponse particulière faite à un état donné de la société, est inévitable. Le touriste part pour un monde où ses engagements quotidiens sont temporairement oubliés et où il se libère du sérieux de son univers véritable. Le voyage touristique est un intermède et, en ce sens, il est un temps à part, temps ludique et de récréation au cours duquel il se déleste du poids de son identité ordinaire. Fuite, plaisir, insouciance, découverte : le touriste recherche tout cela, mais dans la plus grande sécurité, comme en témoigne l'importance des assurances, dont les profits sont intimement liés à ceux de l'industrie touristique. Le touriste s'installe, provisoirement, dans une sorte d'état régressif qui lui fait pratiquer, par la mise à distance, des lieux étrangers. Le mode d'habiter du touriste se définit par cette régression, ce délestage de l'identité réelle, et par cette mise à distance, mais aussi par la création de lieux spécifiques qui sont autant de chez-soi temporaires.

En effet, que serait un lieu dit « touristique » sans le touriste lui-même? S'il est bien connu que les capitaux internationaux et des entreprises multinationales spécialisées régissent la création des sites touristiques, « ce sont les touristes qui élisent les lieux et en font des lieux touristiques; des friches d'hôtels et de ports de plaisance dans les îles de la mer de Chine et des mers du Sud sont là pour nous rappeler qu'il n'est pas facile de manipuler des masses de vacanciers<sup>3</sup> ». Le touriste fait, en dernière analyse, les lieux touristiques, comme en témoigne également l'afflux des travailleurs vers ces sites : « Dans les lieux où l'activité est mieux structurée, des déplacements saisonniers sont devenus des migrations définitives – faisant du tourisme une

---

<sup>2</sup> Jacques LÉVY, « L'habiter léger », *Espaces Temps.net*, mensuelles, 05.01.2003 <http://espacestemp.net/document636.html>; voir aussi les ouvrages collectifs de l'équipe MIT : *Tourismes 1. Lieux communs*, Paris, Belin Mappemonde, 2002; *Tourismes 2. Moments de lieux*, Paris, Belin Mappemonde, 2005.

<sup>3</sup> Olivier DEHOORNE, « Tourisme, travail, migration : interrelations et logiques mobilitaires », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 18, n° 1, 2002, p. 17, <http://remi.revues.org/document1676.html>

activité peuplante – tandis que d'autres migrations temporaires alimentent le marché<sup>4</sup>. » Ainsi, nombre d'endroits, autour du monde, ne sont peuplés et ne sont rendus habitables que touristiquement et cela, souvent, avant de devenir des villes en soi et d'évoluer dans certains cas vers une relative indépendance par rapport au tourisme. C'est dans cette habitabilité touristique, en un certain sens désengagée, mais par ailleurs créatrice de lieux dotés de qualités propres, que réside l'élargissement des pratiques d'habiter. Un habiter désengagé, associé au temps court – l'habitation temporaire, parfois unique mais aussi récurrente – et à la recherche croissante de la différence, de l'exotique et de l'altérité, protège la mondialisation du tourisme de l'uniformisation. On mesure l'importance de ce dernier point à la lumière de la demande croissante qui émane aujourd'hui en matière de tourisme de vastes populations – chinoise, russe, indienne – qui, jusqu'ici, n'exprimaient qu'une demande limitée.

Car le tourisme n'a rien de naturel ou de spontané. Il est, au contraire, l'objet d'une construction sociale qui englobe plusieurs catégories dont celles de « l'intéressant », de « l'exotique », du « rare », du « différent », de « l'antique » etc., qui se combinent de façons diverses selon les époques historiques. Le tourisme représente un apprentissage culturel – en particulier un apprentissage en matière de divertissement – dont la banalisation masque aujourd'hui qu'il ne va pas de soi. Avant de devenir pratique courante, le tourisme a été historiquement, pendant des siècles, l'apanage et le devoir des grands de ce monde, de certains ordres religieux, des pèlerins et des grands navigateurs. Il a été longtemps et largement utilisé par les familles et institutions patriciennes comme un outil éducatif. Il était l'un des moyens de formation de la jeunesse et de construction de l'identité de catégories sociales entières, en particulier parce qu'il était

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 3.



étroitement associé à l'argent et au pouvoir. Le tourisme d'aujourd'hui, si différent soit-il dans ses pratiques, par exemple, de l'ancien « grand tour » conçu par l'aristocratie anglaise, continue à se développer. La même demande perdure, même si elle émane à présent avec le plus de force de populations qui accèdent progressivement au mode de vie des pays industrialisés, une demande en matière de différence, d'étrangeté, de déroutinisation, de vie hors du quotidien et d'habiter léger.

En retour, l'habiter léger du touriste déstabilise l'habiter des habitants des lieux touristiques et nourrit des aspirations au départ, et cela parfois jusqu'à remettre en question les anciennes sédentarités locales et jusqu'à créer des flux migratoires spécifiques de certains segments de la population locale vers les pays industriellement développés. Le chez-soi des sociétés d'accueil est toujours transformé par le tourisme, sous d'innombrables aspects, qu'ils soient économiques, sociaux ou relationnels. Les temporalités des lieux, par exemple, sont entièrement modifiées par le caractère saisonnier de certains déplacements touristiques. Ceux-ci dictent l'alternance de la foule et de l'afflux d'un monde, cosmopolite et souvent anonyme aux yeux des habitants de l'endroit, en haute saison, et du retour à l'entre soi et au repli sur soi en basse saison. Le tourisme fonde aussi un imaginaire de l'ailleurs pour les sociétés qui l'accueillent, à la manière dont les livres et l'enseignement d'une culture, par exemple dans un cadre scolaire, ont inspiré et continuent d'inspirer, comme nous l'avons montré, un imaginaire du départ si puissant qu'il se constitue en socle de la décision d'émigrer, fusse au prix d'un véritable exil<sup>5</sup>. La culture médiatique contemporaine alimente les clichés d'un Occident libre et prospère, aboutissant, pour

---

<sup>5</sup> Perla SERFATY-GARZON, *Enfin chez soi? Récits féminins de vie et de migration*, Montréal et Paris, Éditions Bayard, 2006.

reprennent l'expression de Simon, à une « médiatisation de l'eldorado<sup>6</sup> ». Les touristes semblent confirmer ces clichés et leur donner une substance irréfutable. Ne sont-ils pas si libres de leur temps qu'ils traversent la planète pour séjourner, dans l'oisiveté la plus complète, sur une plage? Ne sont-ils pas si prospères qu'ils sont les clients complaisants de marchands de souvenirs? Loisir, liberté, insouciance : les contours de l'eldorado se dessinent, transformant les lieux touristiques en base de départ pour de nouveaux flux migratoires.

Mais, ainsi que nous l'avons montré, l'émigration fait entrer l'immigrant dans une toute autre logique du chez-soi. Une fois parmi les membres de la société d'accueil, la valeur de l'espace résidentiel et son investissement symbolique deviennent, pour l'immigrant, inséparables des autres dimensions de la même dynamique de l'installation que sont le travail, la dignité sociale et la liberté citoyenne. Il y a loin de l'habiter léger du touriste à l'habiter de conquête, à l'œuvre dans la fondation d'un chez-soi chez les autres<sup>7</sup>. Alors que pour l'un l'habiter n'engage pas une part essentielle de soi, pour l'autre, il exige, sur tous les fronts, un investissement dynamique et un engagement de soi sans lesquels l'immigration aboutirait à la paupérisation et à un aveu d'échec et d'indignité. Le tourisme de masse provoque ainsi des dynamiques d'habitation radicalement différentes, qui sont révélatrices de la mondialisation contemporaine.

### **Un habiter multiple?**

Le tourisme n'est que l'une des formes de la mobilité dans les sociétés modernes, qui sont par ailleurs annoncées comme des sociétés hypermobiles où, selon François Asher, par exemple :

Les hommes, les biens, les territoires, les idées, les façons de penser et les représentations sont mouvants [...] Très concrètement, aujourd'hui, se déplacer est devenu une nécessité pour accéder à la plupart des biens, des services et des relations

---

<sup>6</sup> Olivier DEHOORNE, *Op. cit.*, p. 16.

<sup>7</sup> Perla SERFATY-GARZON, *Op. cit.*

sociales. Le déplacement conditionne de fait l'accès au logement, au travail, à l'éducation, à la culture, à la santé, mais aussi, d'une certaine manière à l'amour, à l'amitié, à la politique [...] Pouvoir bouger est donc plus que jamais une liberté profondément associée au développement du monde moderne<sup>8</sup>.

La mobilité physique est devenue essentielle dans tout échange, créant un contexte d'obligation de mouvement, dont certaines catégories professionnelles qui vivent dans le déplacement – cadres « internationaux » d'entreprise, certains artistes ou personnels navigants, leaders politiques – sont particulièrement représentatives.

La valorisation sociale de la mobilité, devenue une norme sociale positive, trouve l'une de ses sources majeures dans « la mise en œuvre du slogan "libre-ensemble" [qui] se concrétise dans la société contemporaine par la recherche de tous les moyens qui permettent aux individus de choisir les objets, les lieux, les partenaires, les moments, les contextes de leurs activités. Alain Bourdin a montré que cette exigence de plus en plus prégnante dans la vie quotidienne fait de la mobilité un des outils majeurs de cette aspiration à pouvoir choisir<sup>9</sup>. » Le mouvement d'individualisation, commencé à la Renaissance et loin d'être achevé aujourd'hui, implique que la personne n'est jamais entièrement définie ni définie en priorité par son héritage, sa place dans une lignée ou toute autre appartenance statutaire. Le primat de l'individu trouve son prolongement dans l'aspiration à devenir soi-même et donc dans le besoin de maîtriser, par choix personnel, ses orientations de vie, ses choix relationnels et ses conditions de vie.

L'avènement de la mobilité comme norme de la société contemporaine révèle ainsi l'importance de la possibilité du choix (et donc de certaines formes de liberté), comme facteur de

---

<sup>8</sup> François ASHER, *Le mouvement dans les sociétés hypermodernes*, Université de tous les savoirs, Conférence du 4 janvier 2006; <http://www.canalu.fr/canalu/>

<sup>9</sup> François ASHER, *Op. cit.*; voir aussi Alain BOURDIN, *La métropole des individus*, Paris, Éditions de l'Aube, 2005.

réorganisation de la hiérarchie sociale. Il révèle également le mouvement comme dispositif de pouvoir au profit de certaines catégories sociales. Ainsi, la mobilité, qui commande le droit au travail et est devenue un enjeu sociétal majeur, n'a pas le même sens pour tous et n'est pas également accessible à tous, bien au contraire. Pour se poser en bénéficiaire de la mobilité, il faut, souligne Jean Viard, disposer d'un « capital spatial<sup>10</sup> » ou, pour reprendre l'expression de Jacques Lévy, d'une « compétence de mobilité » : « Cette compétence peut passer par la possession de moyens matériels, notamment financiers, à travers l'accès aux moyens de déplacement et, plus généralement, grâce à la constitution d'un réseau de lieux fréquentés (habitat, emploi, etc.) qui sont eux-mêmes en bonne position dans l'espace des accessibilités<sup>11</sup>. »

C'est à ces titres que la mobilité est un analyseur des sociétés contemporaines en ce sens qu'elle « n'est pas une dimension sectorielle et autonome de la vie sociale mais au contraire une dimension transversale, présente dans toutes les pratiques sociales, sans aucune exception, de la plus individuelle à la collective<sup>12</sup> ». Comment cette nouvelle norme affecte-t-elle l'expérience du chez-soi?

En réponse à cette question, Mathis Stock avance l'hypothèse d'un habiter poly-topique qui, s'appuyant sur « l'accessibilité accrue des lieux, augmente l'éventail de choix des lieux [dont] la qualité différentielle permet de donner sens à l'adéquation géographique », c'est-à-dire à la capacité et à la tendance des individus à choisir « pour chaque projet, pour chaque tranche [...] de vie, le lieu *adéquat* par l'adoption de stratégies migratoires ou circulatoires ». Les individus,

---

<sup>10</sup> Jean VIARD, *Éloge de la mobilité. Essai sur le capital temps libre et la valeur travail*, Paris, Éditions de l'Aube, 2006.

<sup>11</sup> Jacques LÉVY, « Les nouveaux espaces de la mobilité », Michel BONNET et Dominique DESJEU (sous la direction de), *Les territoires de la mobilité*, Paris, PUF, p. 159.

<sup>12</sup> Éric LE BRETON, *Mobilité et inégalités sociales*, Université de tous les savoirs. Conférence du 7 janvier 2006, p. 3; <http://www.canalu.fr/canalu/>

conduits à « rencontrer et à vivre de multiples lieux [...] sont devenus des “habitants temporaires” de la grande majorité des lieux ». Autrement dit, la maison n'est plus le seul espace auquel l'individu s'identifie ou le seul dans lequel il « se reconnaît ». Plusieurs lieux, dont des lieux lointains, peuvent non seulement être familiers, mais aussi se transformer en territoires d'identification et de stabilisation du soi, et « la variable discriminante pour déterminer la familiarité avec les lieux n'est plus la distance, mais la fréquence ». Les pratiques habitantes peuvent être reproduites de façon semblable dans un éventail de lieux, devenant ainsi également poly-topiques. Dans cette perspective, deux hypothèses peuvent être avancées. La première est celle de l'existence d'un « système de mobilités » où l'on observe des liens entre des mobilités de nature différente, par exemple, « entre déplacements touristiques et migrations de retraite, entre déplacements touristiques et résidences secondaires »; tandis que la seconde est celle de « l'imbrication entre proche et lointain, d'une part et entre connaissance, familiarité et identité avec les lieux, d'autre part<sup>13</sup> ».

On le voit, l'habiter multilocal remet en question l'interprétation sédentaire du chez-soi. Ce mode d'habiter est celui des individus de la société dispersée. La valeur de l'habiter elle-même ne réside plus dans la référence à un lieu stable ou d'ancrage, et son unicité se perd au profit d'une configuration plus complexe de plusieurs chez-soi dotés de qualités différentielles et parfois complémentaires. Il n'est plus alors pertinent de considérer l'histoire et les logiques résidentielles des individus et des familles de façon linéaire. Il faut plutôt les penser sous l'angle de choix stratégiques multiples et contemporains, configurés en réseau et tous susceptibles d'évoluer dans leur rapport au temps biographique des habitants. Ces choix rendent mieux compte d'une

---

<sup>13</sup> Mathis STOCK, « L'hypothèse de l'habiter poly-topique. Pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *Espaces Temps.net*, textuel, 26.02.2006; <http://espacestems.net/document1853.html>

résidentialité qui se développe de manière plus dispersée, en des lieux multiples, dont les interrelations, les différences et les complémentarités offrent un terrain à des appropriations diverses et, parfois, conflictuelles. Dans quelle mesure ces hypothèses qui annoncent un habiter poly-topique peuvent-elles être accueillies?

« Seule une petite partie de la société, dit Jean Viard, est instable par choix », alors que la question du choix est devenue fondamentale. La mobilité, comme analyseur des sociétés, révèle des inégalités sociales majeures. L'habiter sédentaire reste, dans les pays de l'Occident industrialisé, le lot de millions de familles à revenus modestes, de personnes qui vivent seules, de personnes fragiles, en particulier les personnes âgées. Pour celles-ci, la mobilité est souvent si réduite que le repli sur le chez-soi n'est plus un choix, mais la seule possibilité, parfois dramatique, de poursuivre sa vie. La vision d'un habiter poly-topique suppose, comme l'a montré Éric Le Breton, des individus physiquement autonomes et qui maîtrisent les techniques du corps, « le corps (étant) le premier outil de mobilité ». La mobilité nécessite, d'autre part, « une appropriation préalable des territoires qu'elle renforce et améliore à travers un processus d'apprentissage. Les personnes qui sont très mobiles sont celles qui ont opéré un travail de modélisation des lieux ». Les différentiels de mobilité dépendent aussi de « la mise aux normes de soi [...] l'espace est un prescripteur de comportements extrêmement efficace ». Enfin, la mobilité est facilitée par un système d'objets où entrent non seulement les moyens de transport, mais aussi le téléphone et l'ordinateur portables, les cartes de péage, etc.<sup>14</sup>

Ces conditions sont remplies par les individus situés en haut de la hiérarchie sociale qui jouissent ainsi, contrairement à la « mobilité survie », qui est le lot d'une importante partie de la société,

---

<sup>14</sup> Éric LE BRETON, *Op. cit.*, p. 6-11.

d'une « mobilité prestige<sup>15</sup> » et des multiples identités territoriales qu'elle permet : la résidence secondaire, l'hôtel familial des week-ends, plusieurs bureaux, la maison de famille, le site touristique lointain, etc. Ces individus sont libres de leurs mouvements et capables, suivant en cela l'hypothèse et l'expression de Stock, de créer et de mettre en œuvre « un système de mobilités », consistant à opérer des liens entre leurs divers déplacements et, en conséquence, de s'investir dans de multiples inscriptions territoriales dans des lieux différenciés proches ou lointains.

Mais l'habiter, le sentiment d'être chez soi et le chez-soi concret lui-même ne résident pas dans le seul mouvement de l'individu vers un lieu et dans son engagement, fût-il temporaire ou distancié, à l'égard de ce lieu. Car ce dernier, s'il est porteur de qualités physiques, est aussi chargé de prescriptions, de codes et de significations, en particulier en tant qu'espace habité par d'autres. Autrement dit, l'appropriation d'un lieu par un sujet doit *trouver place* et *avoir lieu* dans un milieu humain qui l'accueille et la rend possible. Chacun peut en effet s'approprier partout l'intérieur d'une maison, d'un bureau, voire d'une chambre d'hôtel, mais cette appropriation doit aussi se déployer hors les murs pour, véritablement, entrer pleinement dans l'ordre de l'habiter. La maison est un intérieur et une expérience du repli sur un centre et sur soi, mais elle est aussi, de manière fondamentale, une expérience du dehors, de l'altérité et de l'hospitalité, sans laquelle elle dérive vers les figures du sépulcre<sup>16</sup>. Un habiter poly-topique exigerait partout l'amitié et l'hospitalité des divers lieux d'accueil et de leur population à l'égard du résident multilocalisé.

---

<sup>15</sup> Les expressions « mobilité prestige » et « mobilité survie », comme l'expression « capital spatial » sont d'Éric Le Breton.

<sup>16</sup> Perla SERFATY-GARZON, *Chez Soi. Les territoires de l'intimité*, Paris, Armand Colin, 2003. Voir aussi, du même auteur, le chapitre « Le chez soi : habitat et intimité » et l'article « Habiter », *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, sous la direction de Marion SEGAUD, Jacques BRUN et Jean-Claude DRIANT, Paris, Armand Colin, 2002, p. 65-69 et p. 213-214.

Nous savons que ce n'est pas le cas, comme en témoignent, par exemple, les tensions entre « résidents secondaires » et habitants locaux dans nombre de régions, mais aussi entre touristes et indigènes dans les lieux touristiques, entre visiteurs privilégiés et population pauvre et confinée au service dans bien des complexes hôteliers, etc.

L'accueil de ceux auprès desquels on va chercher l'hospitalité ou avec lesquels on cherche à simplement voisiner, fût-ce temporairement, fait partie intégrante de l'expérience de l'habiter et en façonne fondamentalement les tonalités heureuses ou souffrantes et les possibilités de déploiement. Les catégories sociales favorisées ont certes toujours les moyens financiers et matériels d'ignorer un accueil réticent ou un environnement humain hostile : les murs d'enceintes des domaines privés, des complexes hôteliers de luxe ou des *gated communities* représentent, à l'évidence, autant de symboles d'un statut social élevé et sont appréciés comme tels. Dans ces cas cependant, la question du lien et de l'engagement envers le lieu d'accueil demeure entière, car ce dernier a le pouvoir d'être hospitalier comme de générer le stigmate et d'expulser symboliquement le résident multilocalisé. Comme le montre Philippe Pierre, à l'examen de la mobilité des cadres d'entreprise qui, détenteurs d'un haut capital socioculturel, porteurs de savoirs forts et jouissant de revenus élevés, font partie d'une élite dite « transnationale », « c'est l'absence de reconnaissance du milieu d'accueil qui déclenche mécanismes de défense, replis narcissiques ou ce que les psychologues cliniciens appellent "sur-affirmation" d'un soi déprécié [...] La mobilité internationale incite les cadres à reconnaître la présence en eux d'un étranger déprécié, aimé ou idéalisé, parfois à reformuler leur sentiment d'appartenance en acte de



revendication<sup>17</sup> ». Et si ces cadres font certes « état de la pluralité de leurs appartenances comme d'un état de fait enrichissant permettant d'exister au sein de groupes très différents avec un minimum de distance », ils le font « sans dissoudre pour autant la dimension nationale, régionale, locale même de leur appartenance<sup>18</sup> ». La pluralité des appartenances s'appuie sur le socle d'une identité première, d'un positionnement dans un espace concret symbolique, celui de la culture d'origine, qui permet d'intégrer cette pluralité et de lui conférer du sens :

À notre époque, c'est bien parce que le rapport à l'autre devient moins codifié et plus incertain que chacun doit aussi faire face au fantôme d'autrui que nous portons en nous sans assurance de vérité de surplomb. Il faut bien saisir là toute l'ambivalence du rapport à l'autre, fait de reliance et de déliance. Ce qu'il y a peut-être de significatif [dans ce travail sur la mobilité des cadres] c'est ce sous bassement ethnique de l'acteur de la modernité<sup>19</sup>.

Autrement dit, c'est à partir d'une habitation en soi et d'une intimité avec son être propre que l'altérité devient possible. Mais cette possibilité ne s'actualise que par l'accueil qui lui est fait par autrui et par l'hospitalité d'autrui à l'égard de soi.

Les multiples inscriptions territoriales et la mobilité qu'elles exigent sont fondées sur l'exercice intense de la compétence du corps et ses dépenses soutenues d'énergie, auxquels s'ajoute un coût psychologique élevé. Ainsi est remise en question la notion même de capital spatial comme véritable atout social :

Quand on s'intéresse à la manière dont ces cadres vivent intimement ce monde de la mobilité, la figure du héros disparaît totalement. Les cadres n'aiment pas cette mobilité. Elle leur est imposée par le travail, par la hiérarchie; elle est fatigante parce que les trajets sont longs et qu'il faut porter des choses lourdes [...] elle est inconfortable, parce qu'il y a du décalage horaire, des différences de climat, d'ambiance; elle est angoissante, parce qu'il faut courir sans cesse pour ne pas rater les correspondances, les rendez-vous

---

<sup>17</sup> Philippe PIERRE, « Mobilité internationale et identités des cadres : pour une sociologie "immergée". Des usages de l'ethnicité dans l'entreprise mondialisée », *Espaces Temps.net*, textuel, 29.06.2005, p. 7; <http://espacestemp.net/document1455.html>

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 15.

[...] Leur mobilité lointaine les conduit à aller dans une usine qui est organisée exactement de la même manière qu'en France, et dont ils ne sortiront pas faute de temps. Ils font ainsi des milliers de kilomètres pour un dépaysement qui est près de zéro. Enfin, quand ils reviennent chez eux, c'est pour poser les valises et surtout, surtout... ne plus bouger<sup>20</sup>.

Fatigue du corps, fatigue psychique. Les coûts de ce type de mobilité sont d'autant plus élevés qu'au lieu de faciliter l'expérience de la différence et une ouverture à l'autre, au lieu de concrétiser des liens et de créer des échanges, elle produit un paradoxe qui fait entrer ce mode d'habiter mobile dans l'absurde et l'absence de sens : de l'identique à ce qui est déjà vécu chez soi, du contrôlé et du prévisible au cœur même du lointain :

Accumulations de fatigues, rejet d'une chronicisation des mobilités, impossibilité d'envisager les lieux traversés autrement qu'à partir du regard du touriste : celui qui crée de l'exotisme. Nulle part les quelques bases indispensables aux mixités culturelles ne sont instaurées. Enfermé dans un espace de circulation hautement technicisé et exotisé, celui des aéroports, hôtels et spectacles sur mesure, le cadre international circulant vit une irréductible distance aux lieux et aux hommes qu'il côtoie. La circulation « fonctionnelle », sous-produit des stratégies multinationales des firmes, à laquelle s'intéressent prioritairement les schémas technocratiques, n'est productrice ni d'identités spécifiques ni de traces territorialisées d'un type nouveau<sup>21</sup>.

Pour saisir l'habiter, il faut aussi prendre en compte le temps, en particulier à travers l'évolution de la valeur de l'espace résidentiel pour les habitants. L'habiter multilocal, inscrit dans le cycle de vie de l'habitant, au même titre que l'habiter sédentaire et constituant une sorte de système, sera ainsi nécessairement marqué par les changements dans l'histoire personnelle des habitants. Il entraînera des variations dans le degré d'investissement dont telle ou telle part du système fait l'objet et des déplacements dans les identifications aux lieux. Le temps est inséparable de l'instauration des appropriations et de l'attachement. Les appropriations éphémères, qui durent

---

<sup>20</sup> Éric LE BRETON, *Op. cit.*, p. 4.

<sup>21</sup> Alain TARRIUS, *Territoires circulatoires et espaces urbains. Différenciation des groupes migrants*. Cet article a donné lieu à une communication au ministère français de l'Équipement, dans le cycle de conférences, « Déplacements et lien social », animé par Thérèse Spector (CETUR); <http://www.urbanisme.equipement.gouv.fr/cdu/datas/annales/tarrius.htm>

©Perla Serfaty-Garzon

par exemple le temps d'un événement ou d'un trajet, sont un fait de nos existences quotidiennes : au cinéma, dans le métro, sur une aire de halte d'autoroute, en avion, etc. Les appropriations temporaires font également partie de nombre d'expériences moins quotidiennes : à l'hôtel, sur une plage lointaine, sur un site de camping, dans la maison d'amis, dans un gîte rural, etc. Mais le chez-soi se construit dans la durée des gestes et dans des pratiques matérielles et symboliques qui aboutissent à un modelage et à un ordonnancement de l'espace qui font sens pour le sujet et qui ainsi contribuent à la construction de soi et à son identification au lieu habité. Ce n'est pas dire que seule la sédentarité, l'enracinement ou l'immobilité font accéder à l'appropriation du chez-soi. Mais la répercussion de l'œuvre – construire un chez-soi – sur le sujet habitant, souvent modeste et obscure, sur le sujet habitant, constitue le sens profond de l'appropriation, qui est ainsi intimement liée à la durée<sup>22</sup>.

L'habiter multilocal ou la multirésidentialité peuvent laisser place à l'appropriation et aux multiples formes de particularisation de l'espace quand s'opère une identité entre l'habitant et son habitation et que « tout en produisant sa propre existence, [la famille, le ménage ou le sujet habitant] investit une part de ses ressources et de son énergie, et contribue à produire son espace matériel non pas comme un objet détaché de lui, mais bien comme une modalité de sa propre existence<sup>23</sup> ». Ces multiples résidences peuvent également se constituer en objets d'attachement dans la mesure où elles contribuent à définir de manière positive l'identité de l'habitant et où elles deviennent des lieux auxquels l'habitant s'identifie. Identité personnelle et

---

<sup>22</sup> Perla SERFATY-GARZON, *Op cit.*, 2003; du même auteur, l'article « Appropriation », *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, p. 27-30.

<sup>23</sup> Philippe BONNIN et Roselyne de VILLANOVA, « De la double résidence », *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, p. 374.

identification constituent ainsi les dimensions fondamentales de l'attachement aux lieux, qui peuvent être géographiquement distants, qui constituent le chez-soi « global » de l'habitant.

Les migrants qui tissent de nombreux liens entre leurs espaces migratoires – leur pays de départ et leur pays d'accueil – vivent une riche expérience de l'habiter multilocal. Par eux, deux mondes, celui du départ et celui de l'arrivée, sont reliés par des échanges économiques, sociaux et symboliques qui structurent leurs déplacements et, dans ce mouvement même, articulent leur chez-soi d'ici et celui dont souvent ils se dotent là-bas. Ces deux mondes révèlent qu'ils participent, mais à leur façon propre, à la société dispersée et à la « culture de la mobilité », encore que Philippe Bonnin et Roselyne de Villanova soulignent que la double résidence des familles immigrées précède les grands mouvements migratoires. La construction d'une maison au pays natal sort l'immigrant d'une « alternative exclusive et fautive : soit il se sédentarise en abandonnant le lieu d'origine, soit il retourne à celui-ci. C'est ce modèle que les observations contredisent<sup>24</sup> ». Il n'y a pas nécessairement substitution d'un chez-soi à un autre, mais plutôt une articulation des lieux d'inscription du pays d'accueil et du lieu d'origine, elle-même créatrice, selon la formulation de Tarrius, de « territoires circulatoires ». Mais si la double résidence des migrants réinterroge les relations entre mobilité et sédentarité, elle oblige aussi à reprendre en compte à la fois l'ordre des temporalités et celui des rôles sociaux, et, en particulier, celui du genre.

La construction au pays d'origine « à proximité de la communauté familiale, sur la terre des ancêtres, apparaît comme le lieu de l'interrogation généalogique, de la quête des racines, face à un éclatement familial, surtout pour les enfants issus de cette émigration [...] Le besoin de

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 374.

ressourcement dans la culture familiale au pays natal, celui des ascendants, revient continuellement dans les récits d'immigrés et rejoint en cela les témoignages de la littérature<sup>25</sup> ». Nos observations portant sur les femmes immigrées montrent également l'importance de cette interrogation généalogique, qui s'exerce alors de manière encore plus littérale. Ainsi, lorsqu'un chez-soi peut être librement construit et possédé, en quelque sorte, sédentairement dans le pays d'accueil, mais qu'aucune maison ne peut être construite dans le pays d'origine, les manifestations temporelles et historiques du chez-soi, telles que l'appartenance à une lignée et l'identification des ancêtres font l'objet d'une intense exploration et d'une appropriation hautement chargée de sens. Le rapport de l'immigré à la question de la transmission aux descendants du savoir concernant l'origine et les ancêtres va alors, suivant des variations individuelles intimement liées à l'histoire biographique de l'immigrante, faire intégralement partie de l'expérience de l'habiter dans le pays d'accueil<sup>26</sup>. Il faut donc également suivre les générations pour saisir les différences qui s'opèrent en matière de modes d'habiter. Les enfants n'investissent pas nécessairement ou pas autant la maison construite au pays natal ou la recherche des traces des ancêtres, à la façon des parents. L'intensité de leurs investissements peut se porter sur la maison du pays d'accueil ou sur le présent et l'avenir.

De la même façon, hommes et femmes immigrées sont divisés quant à la maison qu'il faut préférer et pour laquelle il faut consentir des sacrifices financiers et du temps. Le pays d'accueil offre aux femmes plus de liberté et d'autonomie et l'appartement à leur préférence, tandis que les hommes voient dans la maison construite au pays natal le lieu où ils retrouvent un statut social

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 375.

<sup>26</sup> Perla SERFATY-GARZON, *Op. cit.*, 2006.

©Perla Serfaty-Garzon

valorisé et la preuve que l'immigration n'a pas été vaine, qu'elle a porté fruit et que la dette symbolique à l'égard de la communauté « abandonnée » par le migrant est à présent payée.

Ajoutons que l'immigration introduit dans l'habitation une tension entre la tentation de la sédentarité et celle de la mobilité. Les femmes immigrées que nous avons observées se disent toujours prêtes à repartir, « citoyennes du monde », ou sont des voyageuses assidues. En ce sens, leur manière d'habiter conserve un degré de nomadisme qui, même lorsqu'il s'assortit d'un mode résidentiel très sédentaire, par exemple sous la forme d'une double résidence locale, les maintient, au moins au niveau de l'imaginaire, dans un double rapport au chez-soi, où mobilité et sédentarité n'entrent pas en contradiction mais entretiennent des rapports intimes<sup>27</sup>. Le premier mouvement du départ reste ainsi présent au cœur même de la sédentarité.

La résidentialité multilocale se traduit par une grande diversité dans les manières de faire un chez-soi à partir de territoires géographiquement distants, mais elle se constitue en habitation dans la mesure exacte où elle relie ces territoires entre eux par les significations que l'habitant attribue à chacun d'eux :

L'habitation unique semble insuffisante au déploiement de l'identité, à l'alternance des rôles. Souvent, la résidence la plus contrainte apparaît comme le lieu des ressources économiques, tandis que l'autre – qui les consomme pour partie – est celle des ressources symboliques et identitaires, rejaillissant sur la première. Le basculement et le contrepoint sont permanents. L'une perdrait son sens sans l'autre<sup>28</sup>.

Les significations attachées aux territoires du chez-soi concernent non seulement l'expérience subjective du lieu vécue par l'habitant, mais aussi son univers relationnel. Les territoires particuliers qui composent ce chez-soi global, pour être appropriés – au sens de propre à soi et

---

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> Philippe BONNIN et Roselyne de VILLANOVA, *Op. cit.*, p. 375; voir aussi *D'une maison à l'autre. Parcours et mobilités résidentielles*, sous la direction de Philippe BONNIN et Roselyne de VILLANOVA, Creaphis, Grane, 1999.

propre à quelque chose, mais aussi d'œuvre qui transforme le sujet – doivent conserver leur sens en matière d'identification, mais aussi d'hospitalité, et permettre ainsi que la maison reste un lieu particulier d'inscription spatiale des relations sociales. Nouer des liens, accueillir chez soi et se reconnaître dans cet accueil : le chez-soi, même constitué en système de lieux, ne peut faire l'économie ni du temps de l'appropriation, et du sens qu'elle confère à l'espace, ni de l'hospitalité.

L'habiter poly-topique reste pourtant confronté à l'attrait immédiat du local, à son emprise en quelque sorte, qui lui vient de ce qu'il se situe au plus près de la vie quotidienne. « Ce qui caractérise la nouvelle structure sociale, la société en réseaux, c'est que la plupart des processus dominants, ceux qui concentrent le pouvoir, le capital et l'information, sont organisés dans l'espace des flux. Mais la plupart des expériences humaines restent locales et ce qui fait sens pour les êtres humains le demeure aussi<sup>29</sup>. C'est ainsi que Manuel Castells rejoint, par exemple, Christian Bromberger pour lequel la multiplication des formes d'habiter et d'identification à des territoires dans la société hypermobile n'est pas paradoxale<sup>30</sup>. S'il est vrai que les comportements s'uniformisent, les différences et les appartenances locales, même lorsque l'imaginaire y joue un rôle majeur, n'ont jamais été autant revendiquées, assurant, selon l'expression de Pierre Alphandéry, « la mise en scène du singulier », dont l'une des manifestations premières est la référence à la situation de l'individu « quelque part » :

Cela correspond à un besoin de réassurance et de réaffirmation de soi [...] Le recours à la parenté et aux lieux intervient dans le processus de fabrication de racines. Même si la profondeur généalogique est relativement faible (sauf à se constituer un *super-ancêtre* qui ancre l'individu en un ici) la maison d'une part, la collectivité de l'autre sont

---

<sup>29</sup> Manuel CASTELLS, *L'ère de l'information*, tome 2, *Le pouvoir de l'identité*, Paris, Fayard, 1999, p. 155-156.

<sup>30</sup> Christian BROMBERGER, « Ethnologie, patrimoine, identité. Y a-t-il une spécificité de la situation française? », Daniel FABRE [dir.], *L'Europe entre culture et Nations*, éd. de la MSH, cahier n° 10, 1993, p. 19; Christian BROMBERGER et Mireille MEYER, « Cultures régionales en débat », *Ethnologie française*, XXXIII, 3, 2003, p. 360.

mobilisées pour fonder le sentiment d'autochtonie, dans ce qu'elles disent l'une et l'autre de la durée, dans la délégation qui leur est faite d'incarner une mémoire longue. En effet, la maison représente *un lieu dans le lieu* et dans le temps; et la collectivité agit au travers de sa gestion des ancêtres oubliés ou de la valorisation patrimoniale qu'elle effectue à partir des mémoires généalogiques aristocratiques<sup>31</sup>.

Le fait nouveau se situe moins dans le recul du local et dans une transformation radicale du sens du chez-soi que dans la disparition progressive de territoires à la fois fonctionnels et symboliques d'identification collective, auxquels tout un groupe social pourrait se référer pour parler en termes traditionnels « d'appartenance », de « nous » et de mémoire collective. La nature « ouverte » des sociétés occidentales n'offre peut-être plus ce versant de l'habiter mais, on le voit, la construction d'appartenances sur le mode imaginaire se poursuit sans faillir.

### Arriver

Partir, arriver. Ces deux termes sont utilisés pour décrire ce double événement, l'un faisant entrer l'individu dans l'ordre du projet et l'autre dans l'ordre de sa réalisation. Le terme « émigrer » faisait référence, à l'origine, au réfugié politique qui, au lendemain de la Révolution française, fuyait à l'étranger. Il a pris ensuite une acception économique pour désigner les personnes qui quittent leur pays afin de travailler à l'étranger. Également associé au travail, le terme « immigré » désigne plus généralement les étrangers installés dans un pays d'accueil. Au cours du temps, il a pris une coloration stigmatisante, fixant l'origine étrangère de catégories entières de travailleurs et de citoyens dans un statut définitif de « double absence » : absence au pays d'origine et absence, par invisibilité sociale, au pays d'accueil<sup>32</sup>. Les trois dernières décennies ont vu une remise en question de l'usage des préfixes é- et im-migré, en revenant à l'évidence du

---

<sup>31</sup> Pierre ALPHANDÉRY et Martine BERGUES, « Territoires en questions. Pratiques des lieux, usages d'un mot », *Ethnologie Française*, n° 2004/1 - Introduction au numéro.

<sup>32</sup> Abdelmalek SAYAD, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Liber/Seuil, 1999.



double mouvement du départ et de l'arrivée – tout migrant est à la fois émigré et immigré – et en soulignant, comme nous l'avons vu plus haut, que l'immigration, c'est-à-dire l'arrivée, n'est pas absolument et toujours synonyme de sédentarité. L'adoption du terme « migrant » vise à libérer la catégorie des travailleurs étrangers des connotations négatives du terme « d'immigré » et à éviter de paraître prendre une position hostile à son égard. Au niveau conceptuel, le terme de « migrant », s'affranchissant des références spatiales de type « pays d'origine » et « pays d'accueil » évoque essentiellement le mouvement et permet d'appréhender les rapports, échanges et liens entre ces derniers territoires, rapports qui sont illustrés par exemple par la multirésidentialité des migrants.

Nous retiendrons pour notre propos indifféremment les termes migrant ou immigré, en particulier parce que notre intérêt se porte sur le chez-soi que le migrant bâtit dans son pays d'accueil, là où il est devenu immigré, étant entendu que l'emploi de ce terme exclut ici toute connotation péjorative. Nous retiendrons aussi le fait que le départ et l'arrivée persistent en tant que double événement et qu'ils entraînent des dynamiques qui leur sont propres en matière d'habiter.

Le départ contient certes le projet d'arriver, mais il fait d'abord entrer dans le mouvement et dans le lointain. Partir fait céder à la tentation de l'Univers, de se départir du poids des allégeances à un lieu et de dénouer les attachements familiaux. Partir, c'est aussi se séparer, se couper parfois d'un milieu hostile et refuser l'exil intérieur. Mais ce peut être aussi renoncer au bien-être des limites du foyer, parfois transgresser d'intangibles et chaleureuses barrières pour tenter de s'installer dans la liberté et l'autonomie et ainsi entrer dans le vertige des avenir possibles. Dans tous les cas, le départ signe l'abandon du chez-soi et de sa territorialité du repli. Il est surgissement, dans le risque et la contingence, vers le dehors. Par ce saut et ce mouvement, l'émigrant affronte plus directement l'altérité et, tout à la fois, le projet de prendre sa place parmi

les autres qui habitent le pays d'accueil. Prendre sa place, et ainsi arriver, au sens intime d'une hospitalité mutuelle entre lui, le migrant, et les autres, qui sont déjà là.

Il y a peut-être une évidence du départ qui se trouve ainsi dans une sorte de narration sur le mode héroïque de l'arrachement au pays d'origine, narration que nous verrons plus loin analysée et mise à mal par Liliane Demers. Mais une mesure de clarté n'est-elle pas également sensible dans tout départ, une simplicité et une évidence qu'un regard extérieur pourrait alors confondre avec la préoccupation du matériel et des choses – trier ses affaires, faire ses valises, acheter des billets de transport – et le souci du temps – les séquences qui se succèdent à partir du moment où l'on franchit le seuil de sa maison dans son pays jusqu'à l'instant où l'on pose pied sur le sol du pays d'accueil? Là encore, nous laissons le soin à Suzanne Danino et à Héléne Schwelb de nous livrer leur réflexion à cet égard.

Mais que dire de l'arrivée sinon qu'elle est censée ouvrir l'horizon d'un futur chez soi? Ne doit-elle pas être le moment qui, si troublé ou confus soit-il, porte l'espoir d'une mesure de compréhension entre l'hôte et l'exilé? Partir de chez-soi, même dans le soulagement, est toujours un peu de l'ordre de l'exil. Mais l'arrivée, pour ne pas faire ressentir comme irréparable la faille en soi et dans son histoire que l'exil a creusée, doit être à la fois dépaysement et promesse de repayement. Nécessité qu'illustre, par exemple, *L'énigme de l'arrivée* de V. S. Naipaul<sup>33</sup> à travers le récit du narrateur qui, venu d'ailleurs et en exil, choisit d'habiter une région pastorale de l'Angleterre ponctuée de manoirs et de rivières. Il accomplit, dans sa lecture historique, dans une sorte d'archéologie imaginaire du paysage campagnard, un très lent et très long déplacement immobile. Les composantes du paysage, les animaux qui l'habitent, ses voisins et leurs actions

---

<sup>33</sup> V. S. NAIPAUL, *L'énigme de l'arrivée*, Paris, U.G.E., 10/18, 1992.  
©Perla Serfaty-Garzon

quotidiennes, sont autant d'occasions d'évoquer, en imagination, leurs périodes d'existence les plus anciennes. L'antiquité même du paysage et les gestes de son voisin, qui cultive son jardin, coïncident alors avec le fantasme de l'enracinement et d'un chez-soi pérenne qui lui semblent interdits à lui, l'exilé parti de sa demeure. Le voisin et le jardin s'imposent comme les symboles de la stabilité et de la force qui naît de cette stabilité, alors que son fardeau d'étranger s'aggrave d'une « sensibilité à vif » qui le conduit à se voir lui-même comme toujours déplacé dans cet univers en apparence si « ancré » dans le temps et si tranquille. Lui ne peut habiter cette campagne, cet univers qui semble ne faire qu'un avec la durée et ne connaître que la bénédiction de l'ininterrompu, sans la conscience de la rupture, du creux et de la cassure dans son histoire intime, qui se pose elle-même en rappel de la rupture première de l'histoire collective de son peuple. Il ne peut habiter que dans le constat de l'existence d'expériences irréductiblement opposées du chez-soi. L'arrivée, restée énigmatique dans son essence, ne peut pas s'accomplir dans la demeure. Son mystère, quoique infiniment creusé en imagination, reste entier au cœur de l'exilé. L'opacité du pays d'accueil ne laisse pas place à son habiter d'exilé hanté par la cassure et la discontinuité de son être intime. C'est pourquoi l'arrivée ne peut pas se prolonger dans une installation et le repayement est impossible. La ruine de l'exilé et des lieux qui auraient dû se transformer en lieux d'accueil, mais qui sont restés énigmatiques et donc subjectivement hostiles à l'habitation, est alors inévitable.

La sortie de l'énigme de l'arrivée est indispensable à l'habiter dans le pays d'accueil, fût-il multiple et transnational, parce qu'elle suppose un échange entre l'hôte et l'immigrant, une compréhension mutuelle minimale et une reconnaissance de l'humanité de chacun. L'étrangeté de l'hôte et, en retour, celle de l'immigrant fait émerger à la conscience de l'un et de l'autre des interrogations multiples qui constituent autant d'obstacles à cet échange, mais dont le

dénouement est indispensable à l'élaboration de chez-soi propres et d'un chez-soi commun, ainsi que nous avons pu le rendre sensible dans *Enfin chez soi? Récits féminins de vie et de migration*<sup>34</sup>. Nous avons vu se profiler une continuité intime du sens et du sentiment du chez-soi au cœur même de la discontinuité des histoires personnelles de ces femmes. Nous avons aussi vu se révéler leur extraordinaire mobilisation intérieure et physique pour prendre place dans la société d'accueil et, en quelque sorte, pour se donner lieu au sein de cette dernière. C'est dans ce mouvement dynamique des immigrantes vers l'hôte, avec la conscience qu'une œuvre personnelle doit être réalisée, que le chez-soi de l'immigrée se construit et s'offre, à l'occasion de la fondation d'une famille, aux descendants qui, à leur tour, revendiquent cette œuvre comme matrilinéaire. Dans les récits du départ de ces femmes, l'aspiration à la liberté et à l'égalité occupe une place centrale. Elle commande leur rapport au travail et à l'univers domestique et révèle quelle partie de soi se joue dans l'immigration. Mais le corps, le cœur et la raison, dans une configuration qui change au cours du cycle de vie, sont, dans l'immigration et l'installation, toujours en dialogue et en conflit. Ils tirent l'immigré d'un bord puis de l'autre, le faisant voir les choses sous l'angle rationnel pour, l'instant d'après, lui faire ressentir des émotions obscures et douloureuses, dont la source semblait pourtant tarie. C'est dans les fêlures et les failles entre ces termes, dans cette triangulation que s'installe et s'exprime un sentiment du chez-soi à la fois sûr de lui et incertain, hésitant et pourtant triomphant.

\*\*\*

---

<sup>34</sup> Montréal Bayard Canada, et Paris Bayard Éditions, 2006.  
©Perla Serfaty-Garzon

Le présent ouvrage poursuit, sur un mode collectif et concerté, la réflexion entreprise avec *Enfin chez soi? Récits féminins de vie et de migration* sur l'arrivée comme processus et comme dynamique particulière de l'élaboration d'un habiter.

Nous le savons, les démographes annoncent que le *xxi*<sup>e</sup> siècle sera celui des migrations des populations les plus pauvres du globe vers les régions où se concentrent la richesse, la démocratie, la justice sociale et le rayonnement artistique et culturel. Nous savons aussi que le *xxi*<sup>e</sup> siècle voit tous les États souverains de la planète devenir des pays de départ, de passage et de destination des flux migratoires. Les migrations contemporaines font vivre à un nombre jamais atteint d'hommes et de femmes la perte du pays et du foyer d'origine dans l'espoir de bâtir, à l'étranger et parmi des étrangers, une autre vie, un nouveau foyer, celui de l'installation et de l'arrivée. La mobilité de la population migrante, en particulier ses allers et retours entre le pays d'accueil et le pays d'origine, est un fait observé. La double résidence est tout aussi importante : elle concerne, par exemple, 42 % des Turcs et 39 % des Portugais installés en France (35). Il n'en reste pas moins que la majorité des migrants mobilisent leurs ressources financières et leur énergie à se doter en priorité d'un chez-soi dans le pays d'accueil. Surtout, ce dernier est aussi construit par l'immigré pour la famille et les ascendants et, en ce sens, il constitue un lieu majeur d'inscription et de déploiement de l'habiter. C'est de ce chez-soi dont il sera question ici, même si nous n'oublions pas l'importance de son éventuelle inscription dans un système résidentiel.

Cet ouvrage examine une des dimensions majeures de l'émigration, soit l'abandon personnel et intime de ce qui est originellement donné – un chez-soi qui, si pauvre et hostile soit-il, n'oblige pas à demander l'hospitalité – au profit d'un projet de compter sur l'hospitalité des autres et ainsi de prendre sa place parmi eux : *Un chez soi chez les autres*.

Le premier chapitre propose l'examen, sur un mode exploratoire, de quatre dimensions, qui sont autant de dynamiques du chez-soi de l'immigré. Quatre textes distincts signés par chacune des chercheuses du Groupe de recherche sur le chez-soi livrent ainsi certaines analyses de notre enquête sur le « chez-soi de l'immigré ». L'enquête a été menée par entretiens approfondis auprès de 26 personnes vivant au Canada depuis 15 à 50 ans. Certaines d'entre elles sont parties de leur pays dans des conditions tragiques, dans la hâte et la peur, quittant un pays ravagé; d'autres ont choisi, alors qu'elles étaient jeunes, une vie dans un pays démocratique et, enfin, d'autres, en particulier les femmes, ont voulu vivre dans un pays égalitaire.

Liliane Demers, en signant le texte « Départs », ouvre ces analyses avec une exploration de l'acte qui signe concrètement et, en quelque sorte « objectivement », l'exil, et qui, pourtant, comme elle le fait apparaître de manière remarquable, est en soi moins un moment qu'un processus. Elle en explore aussi les déclinaisons, du départ « libre » au départ forcé, du départ secret au départ fondateur d'une famille. Dans cette exploration, elle nous fait mesurer l'immédiateté du tragique et son sobre récit.

Suzanne Danino, qui signe le texte « Objets », se situe dans la première des questions qui se posent à l'émigrant : que prendre avec soi? Et quel est le sens et l'importance pour l'émigrant de ce que l'on appelle un bagage : l'argent, le linge de maison, les photos, les livres? Elle éclaire d'une analyse pertinente et sensible cet étrange inventaire et nous amène ainsi à deviner les recoins où loge le chez-soi de l'exilé.

Orly Nahmias signe le texte « Travailler » et nous oblige à saisir à bras-le-corps l'un des aspects les plus immédiats et les plus urgents de l'expérience de l'immigration : la nécessité de travailler. Elle souligne à quel point cette nécessité est, dans sa mise en œuvre, une affirmation de la

dignité. Dans ce texte, tout en somme parle de valeurs et, comme elle le montre, le déclassement professionnel lui-même acquiert une qualité honorable.

Hélène Schwelb signe, avec « Dislocation » un texte qui saisit, dans ses déclinaisons et ses nuances, les aspects fondamentaux de l'expérience de la rupture dans l'immigration. Ce texte est remarquable en ce qu'il traduit une distanciation de la pensée et une maturité du regard qui permettent de repérer dans les divers aspects de l'immigration la marque continue de la rupture première par rapport au chez-soi. Dans l'immigration, comme elle le montre, la rupture est toujours là, alors même que tout semble retissé et réparé, et c'est pourquoi le chez-soi de l'immigrant ne peut se vivre que de manière originale et singulière.

Alain Médam, dont la riche œuvre de sociologue urbain comprend des pages remarquables consacrées à la diaspora juive et aux diasporas contemporaines, pose au chapitre 2 une question cruciale : « Peut-on habiter une contradiction? Vivre un chez-soi qui, en même temps, s'avère être chez les autres » et se livrer à l'examen dialectique et subtil du mouvement par lequel, étant « à l'envers (on va) retrouver l'endroit » ?

Maître Julius Grey, dont on connaît l'engagement en faveur des droits de la personne et l'activité de réflexion sur le sujet a été invité à nous donner ses positions sur des questions qui préoccupent tous les pays occidentaux et qui sont, à des titres historiques ou plus récents, des pays d'accueil d'immigrants : quels modèles de vie collective proposer aux nouveaux arrivants? Il montre la pauvreté conceptuelle du multiculturalisme comme modèle sociétal, de même que ses périls. Il propose un engagement franc en faveur des valeurs qui fondent le mode de vie occidental.

Vittoria Giuliani puise dans les travaux qu'elle a consacrés à l'attachement au chez-soi pour nous proposer une étude des enjeux de l'événement « quitter sa maison ». Elle examine, à partir de l'expérience italienne, la problématique de la création des liens avec la société d'accueil.

Enric Pol, riche de sa maîtrise de théoricien et de praticien en psychologie environnementale, délimite conceptuellement, dans la perspective de cette dernière discipline, les termes que nous employons d'un chez-soi de l'immigré ou d'un chez-soi chez les autres. Il examine ensuite les divers modes de construction du chez-soi, selon que la migration se fait sur de courtes ou de grandes distances, en s'appuyant sur les différentes vagues d'immigration en Catalogne et à Barcelone.

Marc-Alain Wolf, dont on connaît, entre autres, les travaux sur la lecture psychologique de la Bible, se voit confier le dernier chapitre, avec un texte consacré à la construction ou à l'absence de construction du chez-soi fondé sur l'expérience historique juive de la migration comme, tout à la fois, traumatisme et idéal. Il ouvre ainsi un point de vue remarquable sur la question d'un chez-soi chez les autres qui concerne cette fois, non seulement des personnes singulières, mais tout un peuple.